

---

MICHEL ONFRAY

# L'ART DE JOUIR

*Pour un matérialisme  
hédoniste*

BERNARD GRASSET  
PARIS

---

# Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Ouverture](#)

[Algodicée](#)

[GÉNÉALOGIE DE MA MORALE](#)

[Méthode](#)

[DE L'ANTÉRIORITÉ DU MELON SUR LA RAISON](#)

[4](#)

[Corps](#)

[LES CONTEMPTEURS DU NEZ](#)

[LA MACHINE À FAIRE DES ANGES](#)

[8](#)

[Vertus](#)

[LE GAI SAVOIR HÉDONISTE](#)

[11](#)

[Coda](#)

[COLLECTION « FIGURES » DIRIGÉE PAR BERNARD-HENRI LÉVY](#)

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 1991.*

---

978-2-246-78031-1

---

## DU MÊME AUTEUR

GEORGES PALANTE

Essai sur un nietzschéen de gauche

*Folle-Avoine, 1989.*

LE VENTRE DES PHILOSOPHES

**Critique de la raison diététique**

*Grasset, 1989.*

CYNISMES

**Portrait du philosophe en chien**

**Grasset, 1990.**

L'ŒIL NOMADE

**La peinture de Jacques Pasquier**

*Folle-Avoine, 1993.*

LA SCULPTURE DE SOI

**La morale esthétique**

*Grasset, 1993 (Prix Médicis de l'essai).*

LA RAISON GOURMANDE

**Philosophie du goût**

*Grasset, 1995 (Prix de l'académie du vin de Bordeaux).*

---

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays

**« Vivre de telle sorte qu'il te faille désirer revivre, c'est là ton devoir. »**

---

NIETZSCHE

*Fragments posthumes 1881-1887.*

---

## Ouverture

### TOMBEAU POUR LA METTRIE

J'aime La Mettrie pour son cynisme, son insolence et son ironie. Pour le matérialisme hédoniste qu'il développe en pleine période d'optimisme béat, aussi. J'aime le pamphlétaire condamné par ses pairs médecins, l'époux et le père indigne qui s'entiche d'une fille de joie, pas même jolie, le philosophe dont Voltaire dira : « Il proscriit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention. » J'aime le penseur qui fait dans ses textes l'éloge de la volupté et sait mourir, au bon moment, d'une indigestion de pâté d'aigle déguisé en pâté de faisan aux truffes, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc et de gingembre. J'aime le libertin désespéré, conscient de la tyrannie de la Nécessité, l'esprit libre et l'athée radical. Pour, déjà, lui avoir emprunté son nom, en vertu des hasards patronymiques – il s'appelait en effet Julien Onfray de La Mettrie –, qu'il me soit permis d'ajouter à mon forfait en lui volant un titre : son *Art de jouir* est un petit texte délicieux...

---

# Algodicée

*In girum imus nocte et consumimur igni.* « Nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes dévorés par le feu. »  
Guy DEBORD.

## GÉNÉALOGIE DE MA MORALE

Mon corps paraissait s'échapper d'une faille pratiquée au rasoir sur ce que je ressentais comme le revers de mon cœur. La béance absorbait ma chair, mon sang et tout ce qui aurait pu se présenter sous forme d'âme. Les muscles se tendaient jusqu'à la tétanisation, la minéralisation, et le rythme cardiaque se transformait en stridences. La conscience disparaissait dans cette apocalypse devenue son seul objet : je n'étais plus qu'une immense douleur accompagnée de torsions, quêtant désespérément une posture qui fût apaisante. En vain. Parfois, en un jeu de reflet, je me voyais métamorphosé en souffrance pure, comme diaphane ou cristallin, prêt à me briser en éclats et fragments multiples. Echo singulier d'une décomposition de type géologique.

La concentration du mal en un point d'une stupéfiante densité avait aboli toute distance entre la douleur et la conscience qui aurait pu l'appréhender. Une étrange alchimie liquéfiait la chair en énergie brûlante. Chaque instant menaçait d'une pulvérisation qui aurait signifié la fin – que je souhaitais.

Le médecin diagnostiqua un infarctus, j'allais avoir vingt-huit ans, et ce lundi 30 novembre, mon corps fit l'expérience d'une sagesse qui se transformera en hédonisme.

L'ambulance tarda. La nuit était glaciale. Une brume que je ressentais de manière sonore couvrait la nuit qui allait encore durer deux ou trois heures. Dehors, allongé sur un brancard, les jambes trop longues et les pieds débordant dans un vide qui me paraissait léger, porteur, je fus placé dans le véhicule. J'eus le temps d'apercevoir dans l'obscurité trouée par la lumière jaune de sa cuisine mon voisin qui transformait ma douleur en spectacle. Il me vint à l'esprit, en même temps qu'un sourire ironique, cette idée de Lucrèce que je devais relire, plus tard : « Il est doux de contempler du rivage les flots soulevés par la tempête, et le péril d'un malheureux qui lutte contre la mort : non pas qu'on prenne plaisir à l'infortune d'autrui, mais parce que la vue est consolante des maux qu'on n'éprouve point. » Le désabusement, mais peut-être aussi la fatigue, s'ajoutèrent au souvenir du propos lucrétien : la porte se referma, et le véhicule s'en fut.

Pendant le voyage, la piqûre de morphine fit certainement son effet. La lenteur, la longueur, les bosses et les cahots de la route que je connaissais, l'extrême précaution avec laquelle se négociaient les virages, l'éclairage orange des réverbères qui se faisait intermittent, soumis au rythme et à la cadence de la progression, tout cela me conduisait à l'hôpital et je pensais bien qu'il me faudrait mourir dans les heures à venir.

Bizarrement, j'exerçais ma conscience et ma lucidité sur un éclat dans la peinture blanche, crème, qui recouvrait la bouteille d'oxygène : petite géographie amusante dans laquelle j'effectuais un voyage, univers microscopique soudain hypertrophié et susceptible d'accueillir une âme grosse de malaise. Les coulures de la peinture faisaient comme de longues larmes ivoire, gelées.



La douleur me scella ensuite les paupières. Tous les mouvements nécessaires à ma descente de l'ambulance en vue d'une admission aux urgences de l'hôpital furent douloureux. J'avais envie d'un immense sommeil, d'une mort réparatrice. Le monde se fit exclusivement auditif. La lumière m'arrachait les yeux et, la tête renversée, je ne voyais que néons agressifs et faïences blanches. La souffrance et le déchirement du cœur finissaient par être acceptables : j'aurais pourtant donné ma vie pour en finir. Mais, paradoxalement, puisque le pire semblait atteint, le réel fut découvert dans son entière dimension. Il y a une paix à savoir qu'un au-delà du pire est totalement exclu.

J'entendais le métal des aiguilles tinter dans les haricots d'acier. Puis l'ouïe décuplée, aux pouvoirs étonnants, je savais de manière sonore le petit jet que fait le liquide expulsé du piston des seringues. La céramique des murs réverbère les sons et les yeux fermés multiplie les résonances, les échos et les effets du silence – un vacarme blanc. Je sentais un drain, une perforation dans mon bras, sous ma peau. Ouvrant l'œil inondé par la clarté des lampes chirurgicales, je vis les flacons, puis les tuyaux reptiliens, verts, qui s'instillaient sous ma chair.

La douleur connaissait d'étranges métamorphoses : elle disparaissait pour mieux réapparaître, transfigurée. Après le fil d'acier qui sectionne le muscle cardiaque, je sentais une pointe d'une extrême finesse qui séparait les fibres ou un pincement sévère qui aurait contrit les chairs. Parfois, le corps entier accusait une lassitude et je connaissais l'envie d'en finir, le désir de la mort. Le néant est souhaitable et paraît doux quand la douleur anéantit toute maîtrise et que le corps est transformé en architecture animale. Souffrir comme une bête, c'est en effet connaître cette désertion de la conscience et de l'intelligence puis l'émergence d'un devenir immonde – la chair comme unique réceptacle de la mort, comme lieu d'élection du trépas.

Autour de moi, j'entendais le médecin, les infirmières, le cardiologue dépêché d'urgence. On plaçait sous ma langue de dérisoires pilules en me demandant d'en comparer les effets et d'énoncer mes préférences. J'avais envie d'un rire immense qui aurait conclu ici mon existence. Rien n'a plus d'importance, hormis la fin qu'on veut dans les délais les plus vifs. Pour ajouter au grotesque et au dérisoire, il me fut donné d'assister à la panique d'une infirmière qui ne trouvait pas un médicament : j'allais mourir par défaut d'épicerie, la pharmacie était incomplète. La vie était bien une farce, jusqu'au bout. J'appris, plus tard, que les pilules convoitées étaient destinées à mon voisin d'infortune, sauvé ce petit matin-là d'une tentative de suicide qui n'était pas la première.

Je m'imaginai organisé autour d'une grimace, d'une blessure intérieure dont s'échappait ma vie avec une tranquille désinvolture. En jets continus, toutes les plaies, les déchirures, les traces de douleur emportaient avec elles des morceaux de mon corps. Il me semblait connaître l'éparpillement du sens, de la forme et de l'harmonie de mon organisme au profit d'une étrange folie, d'un dérèglement de la chair. La mort ne venait toujours pas. Je souffrais toujours autant et maudissais la vie de durer ainsi. Survivre ne m'importait plus. Continuer cette méchante comédie qu'est l'existence était au-dessus de mes forces. Je souhaitais le rideau cramoisi, lourd et voluptueux en un ultime ballet de plis sur scène.

Vinrent les premiers résultats d'analyse que les spécialistes commentèrent. Il fut décidé de me transporter par hélicoptère dans un centre hospitalier de région, mais l'épaisse couche de brouillard rendait l'opération délicate, sinon improbable. Pendant ce temps, l'oxygène m'entraînait dans les narines par deux fins tubes de plastique collés sur mon nez par un sparadrap sec. L'arrivée du souffle froid au creux des fosses nasales était régulière et produisait un léger sifflement.

Une ambulance me transporta dans un matelas d'air qui conservait pour moi la mémoire de mes

membres inertes, comme si la mort s'annonçait par l'oubli des formes habituelles. Le transit me fit retrouver l'air froid du dehors. Malgré les couvertures, la sueur se transforma en une pellicule réfrigérante, une couche de glace, fine comme du papier à cigarette – du moins l'imaginai-je. Je n'avais pas envie de cet écart de température qui me contrariait : j'avais le désir d'un trépas confortable.

Le trajet fut long et je connus l'étrange sensation conférée par l'inadéquation de la chair au temps : la durée avait remplacé l'objectivité du sablier. La douleur se matérialisait en mesures, en secondes, en fractions. J'étais vide du désir de vivre, mais vide aussi du désir de mort. Je n'avais plus envie de revenir à un monde si ridicule, si absurde, si dépourvu de sens. Passer si près de la mort et en réchapper me semblait malvenu, un peu comme une faute de goût – car il faut savoir mourir quand il en est encore temps.

Arrivé au point de havre, il fallut compter avec la nudité des corps blessés, fouillés comme des objets, des machines. La mort est simple, car elle transforme définitivement le corps en objet pur, quand la souffrance, plus compliquée, le place du côté de l'impureté : mélange de passivité et de conscience, de désordre et de savoir, d'impuissance et de certitude. La peau est incisée, la chair ouverte, le corps pénétré. Des sondes sont envoyées dans les artères et se fraient un passage en glissant le long des parois, jusqu'au cœur où elles fleurissent en bouquets métalliques. Le sang gicle de l'aine ouverte, glisse sur les jambes et l'on imagine sa propre chair maculée de son propre sang – un rouge vif et chaud sur une peau blanche et tiède.

Autour de moi s'affairaient de grands corps vêtus de vert, le visage masqué par des carrés de tissu tendus. L'éclairage est puissant et mortifie l'ombre. Recouvert d'un suaire chirurgical, le corps est réduit au lieu à investir qu'on détaille : le trou pratiqué dans le drap n'offre plus prise qu'à quelques centimètres carrés de chair, de peau. Par la sonde qu'un geste brutal fait pénétrer dans l'artère fémorale – on a soudainement l'impression que le muscle de la cuisse est traversé par un doigt d'acier – progresse jusqu'au cœur un serpent d'acier qui délire dans mon corps, ivre de la mort qu'il y boit, au milieu du sang et des pulsations liquides. L'idée qu'on se fait de la douleur magnifie la douleur. Savoir la chair violée par l'acier et assister, impuissant, à la démonstration par une image négative sur un écran ne suffit pas à convaincre. Je ne pouvais croire qu'il s'agissait de moi et refusais ce corps qui me refusait.

S'écartant de mon corps blessé, les médecins en finirent avec leur ballet : ils excluent la conscience de l'objet qu'ils jaugent, et le signifient en parlant, sur un ton badin, anodin, de banalités domestiques, comme si l'être avait quitté, en un spasme ultime, les muscles où il s'anime pourtant et sévit encore. Les mains levées, gantées d'un caoutchouc clair taché du rouge de mon sang, l'opérateur recula, découvrant à mon regard des salissures pourpres sur son vêtement – boucherie appliquée.

Un infirmier me prit dans ses bras et j'éprouvais ma nudité comme une régression animale que ne jugeait pas même ma conscience, trop anéantie : la pudeur meurt avec l'innocence. Je quittais la froide paillasse d'acier du bloc pour des draps souples dans un lit où l'on m'installa. Tout à mon deuil, je me suis dit que je ne mourrais pas cette fois-ci encore, et qu'il m'avait fallu souffrir autant pour rien.

La salle de réanimation fonctionne comme l'antichambre de la vie, à moins que ce ne soit celle de la mort. Chaque carcasse est sondée, branchée sur un matériel qui transforme en courbes, en signaux sonores, les péripéties du cœur dont on persistera à ignorer les raisons de son insolence. La nudité est de rigueur, hommes et femmes, chacun dans leur lit d'infortune où la chair tâche de se remettre des compromissions qu'elle vient de passer avec la mort. La vieillesse surgit parfois d'un drap mal posé qui ne recouvre plus les piteuses machines désertées par la santé et l'ordre.

Les veines sont perpétuellement perforées pour laisser passer un liquide qui fluidifie le sang et porte dans les vaisseaux du cerveau une folie qui déclenche d'indicibles maux de tête. On oublie que, dehors, la vie continue avec son cycle de lumières et de ténèbres, de jours et de nuits car, de façon constante, la pièce est inondée d'une clarté chirurgicale.

Entre la paix des muscles et les sollicitations de la conscience, les corps se meuvent comme ceux des batraciens et des reptiles : avec une extraordinaire lenteur, contemporaine des animaux qui ont le temps avec eux et n'ont rien changé à leurs habitudes préhistoriques. Les mains retombent souvent, épuisées, lourdes, et contrarient, dans la célérité de l'abandon, l'apathie qui précède. Les peaux sont plus blanches que les draps sur lesquels sont tatouées les initiales du centre hospitalier universitaire.

Les visites apportent leur quotient de vérité : elles disent la comédie sociale dans sa théâtralité la plus caricaturale. Ici, l'on prend la mesure du solipsisme et de l'immense sottise qu'il y aurait à croire qu'une communication est possible. La douleur est une odyssée singulière qui possède, avec le plaisir, l'étrange privilège de révéler la solitude, de montrer l'évidence métaphysique dans des clartés aveuglantes et terrorisantes. La connaissance de la douleur se métamorphose en connaissance par la douleur.

La visite au malade trahit un mélange de culpabilité et de jouissance : le visiteur connaît un malaise, tiraillé qu'il est entre la honte d'infliger sa santé et le bonheur qu'il y a de se savoir épargné, d'échapper au coup d'aile de la mort. Se réjouir ouvertement paraîtrait incongru, mal venu au milieu des oscilloscopes et des perfusions. Reste l'expression de circonstance, entre contrition et compassion. Le tout est d'un ridicule achevé et suffirait à déclencher le rire s'il n'y avait, pour le malade, un goût ironique à jouer le rôle qu'on lui demande d'endosser.

La présentation au corps blessé tient de l'odyssée des Rois Mages aussi bien que des transhumances estivales : les cadeaux imbéciles succèdent aux présents inutiles, les mots inappropriés fleurissent au milieu des végétations artificielles, et les tables de nuit s'encombrent des témoignages d'innocence – extrême dérision. Les visiteurs sont déguisés, affublés de blouses aux fermetures dorsales, de couvre-chaussures de papier qui font des pieds de clown et d'un bonnet qui transforme la tête en légume. Le tout est couvert d'un esprit de sérieux cubique. Accoutrés de la sorte, travaillés par la quête d'une expression de circonstance, ils prodiguent leurs conseils et leurs commentaires, leurs jugements et leurs propos de pauvres gens, leurs nouvelles sans intérêt : tout est inondé d'une cruelle lumière, sans pitié, qui renvoie dans l'indifférence tout ce qui n'est pas écho de l'expérience métaphysique dont la chair vient de faire connaissance. De retour d'apocalypse, l'exigence est olympienne.

Heureusement libéré des visites qui obligent à endosser les vêtements de la comédie, enfin débarrassé des spécialistes de réconciliation des bords de tombe, je sentais sur mon corps un drap qui me semblait lourd. Mon aine me faisait mal et j'avais l'impression de ne plus avoir de cœur, anesthésié que j'étais encore par la mémoire de la douleur. Sous mes doigts, je sentais l'adhésif qui

tenait la sonde mélangée à ma chair – un corps étranger, métallique, marié en d'étranges noces monstrueuses à cette artère tuméfiée. Le silence était coupé par les plaintes régulières et pointues des électrocardiogrammes auxquels nous étions tous asservis. Sur la poitrine, et sur le côté, des pastilles adhésives captaient, de leurs rondeurs, les vibrations du corps, les pulsations et leurs musiques. Je me sentais abattu.

La porte s'est ouverte soudain, brutalement. Les battants se sont tout de suite refermés derrière un lit qu'un infirmier poussait avec hébétude. On a déplacé la couche qui juxtaposait la mienne pour faire place à l'entrant, objet d'un ballet infernal. Tout s'est passé en un quasi-silence. Le médecin donnait des ordres, à mi-chemin du conseil et de l'impératif. Sa voix était ferme, ses gestes précis. Autour de lui allaient et venaient plusieurs personnes qui coordonnaient tous les mouvements. Nu et blanc, le grand corps d'un vieil homme était inerte. On lui ouvrit la bouche pour enfoncer dans sa gorge un système de ventilation. Les mains prises par les deux poignées d'un électrochoc, le médecin invita les huit personnes affairées autour du lit à se reculer. Une infirmière écarta le stéthoscope du praticien qui balançait dangereusement en direction des parties métalliques du lit. Il plaça les deux fers sur la poitrine de l'homme. Sous le choc électrique, le corps se souleva, raide, tétanisé, plusieurs centimètres, peut-être. Puis une deuxième fois. Et une troisième. Presque debout sur le thorax, arc-bouté sur les côtes, les bras de sa blouse retroussés, le visage ravagé, un infirmier appuyait de tout son poids pour un massage cardiaque. La brutalité du geste répété faisait craquer les côtes comme des branches foulées dans les chemins d'un sous-bois d'automne. Un bruit sec, inscrit dans ma mémoire, et que seule la mort effacera.

Immobile dans mon lit, le regard tourné vers cette apocalypse, je subissais cette danse infernale. Une piqûre fut faite en direction du cœur. L'aiguille me paraissait si longue qu'elle semblait faite pour accéder aux entrailles du cosmos. Rien n'y fit.

Le médecin ne dit qu'un mot. Tous se sont dispersés, chacun retrouvant son poste. Le silence est tombé, plus glacial encore, et toujours brisé par les scintillements électriques du matériel de contrôle. L'infirmier s'approcha du grand corps, tira le drap sur le visage pour masquer la nudité essentielle. J'avais assisté à la scène sans révolte, convaincu d'avoir vu dans cette chair radicalement autre ce par quoi il me faudrait passer.

Les battants de la porte s'ouvrirent, le lit fut sorti de la salle de réanimation et le cadavre s'en fut, ailleurs, passant recouvert du suaire devant les visiteurs et la famille qui attendaient dans le couloir. A mes côtés, je ne pouvais détacher mon regard du trou laissé par la place vide du lit emporté. Mourir était donc si simple. Restait, après cette leçon de ténèbres, à faire du corps un partenaire de la conscience, à réconcilier la chair et l'intelligence. Toute existence est construite sur du sable, la mort est la seule certitude que nous ayons. Il s'agit moins de l'appriivoiser que de la mépriser. L'hédonisme est l'art de ce mépris.

---

# Méthode

« Il y a plus de raison dans ton corps que dans l'essence même de ta sagesse. »  
*NIETZSCHE, Ainsi parlait Zarathoustra.*

La passion de connaître conduit parfois les philosophes dans des boucheries, étranges pérégrinations qui permettent, après le sang et les viscères, de retrouver la quiétude des tours d'ivoire, là où s'élaborent les livres. La scène se passe pendant l'hiver 1645, à Amsterdam, et l'on se plaît à imaginer que, non loin de là, s'amuse Spinoza, âgé de treize ans, et que Rembrandt, pas plus éloigné, est en train de peindre *L'adoration des bergers*... L'amateur de boucheries est René Descartes, le Poitevin quêtant la solitude et la tranquillité. Chaque jour, il rend visite à son boucher pour le regarder abattre des animaux. Parfois, il se fait apporter tel ou tel morceau, tel ou tel organe, chez lui, à son domicile, pour mieux en observer le détail après une anatomie qu'au dire des spécialistes il pratique sans dextérité, mais mieux qu'un dilettante. Le philosophe tient un journal précis et rigoureux de ses observations. Par ailleurs, il achetait, même à prix d'or, des chiens, des veaux et des lapins pour les disséquer. Son biographe Albert Baillet rapporte même qu'il plaçait tout aussi bien des morues et des anguilles que des cerveaux de moutons sous son scalpel.

A Sorbières qui le visitera, il montrera un veau dans son arrière-cour en ajoutant : « Voilà toute ma bibliothèque<sup>1</sup>. » Depuis plusieurs années, en effet, il avait abandonné toute lecture, préférant faire confiance à l'observation permise par la philosophie pratique. En fin de *Discours de la méthode* il avait dit consacrer dorénavant son énergie à la médecine et aux sciences susceptibles d'améliorer la qualité de la vie et sa longueur... La fouille des corps visait cette sagesse.

Pour enrichir son savoir en vue de l'écriture de son *Traité de l'homme*, Descartes se mit à étudier la formation des poulets dans l'œuf. Ensuite, il se préoccupa de l'analyse des cycles dans le corps humain : digestions, stases cardiaques, transpiration, tremblements et autres symptômes organiques. Il voulait comprendre les mystères de l'énergie qui traverse les corps et cesse avec la mort.

D'autres visiteurs l'auraient vu faire fonctionner une étrange petite machine représentant un homme sur une corde animée de mouvements, contorsions et cabrioles, destinés à reproduire ceux des acrobates et spécialistes en danses de corde<sup>2</sup>. Plus saisissant, on sait que Descartes eut le désir de mettre au point une femme automate, une très jeune femme, voire une enfant. A quelques-uns, il fit voir l'objet placé dans une sorte de châsse par lui fabriquée. L'automate avait même un prénom : Francine, celui de l'enfant qu'il eut d'Hélène Jans et qui mourut, âgée de cinq ans, lui laissant au corps une douleur qu'il reconnut la plus grande de sa vie. « Le philosophe pensait simplement à changer le petit mannequin en automate riant et pleurant, touchant le clavecin, courant même à la rencontre de son créateur pour se jeter dans ses bras. Il deviendrait moins déchirant de se rappeler la minute effroyable où la petite chambre couleur de ciel était devenue le caveau de l'absence<sup>3</sup>. »

On ne s'étonnera pas de constater que la découverte de la structure des corps est contemporaine de celles de l'Amérique et de la révolution des planètes. Vésale et Copernic font paraître leur livre majeur la même année. En traquant ainsi les étoiles du système solaire ou les secrets contenus dans

la chair, le philosophe se faisait le rival des dieux. Fouiller les corps est une entreprise démiurgique : le cadavre recèle la vérité qu'on ne trouvera pas dans la Bible. C'est ce que savait Galien qui, l'un des premiers, se vit interdire de leçon d'anatomie. Alors, pour s'approvisionner en corps, on soudoie les miliciens qui gardent les chairs des suppliciés au pied des échafauds, on subtilise les dépouilles de pauvres sur le trajet qui les conduit de l'hôpital à la fosse commune. D'où la difficulté de lire simplement dans les muscles, les nerfs, sous la peau.

Dès qu'il s'affranchira de la superstition, le médecin abordera le corps comme une machine, subtile, certes, mais tout de même comme une immense entreprise à fabriquer de la vie, de l'énergie, de la force. Cabanis et La Mettrie ont plus fait pour la philosophie que nombre de spéculateurs idéalistes. La chair porte des mystères qui permettent, sous forme paradoxale, l'oscillation entre le corps compris comme une machine et les machines voulues comme des corps. D'où les succès remportés par les automates.

L'idée est ancienne : simuler la vie, pratiquer le leurre vital est une occupation ancestrale. De la colombe mobile d'Archytas à la clepsydre de Ktésibios – où pierres précieuses et diaphragmes d'or contribuent à conjurer l'oxydation et ajouter à la précision, fantasme d'une vie éternelle par le mouvement perpétuel – les hommes n'ont cessé de faire des cages qui donnent l'illusion de contenir la vie, le principe vital géniteur de dynamique.

L'homme devient un modèle avec Athanase Kircher promoteur d'une tête qui profère des sons quand Vaucanson, délaissant son canard qui digère les grains, met au point des anatomies artificielles capables de reproduire des fonctions biologiques. Le plus emblématique de la métaphysique qui sous-tend les fabricants d'automates est le joueur d'échecs du baron von Kempelen, par ailleurs père d'écrivains automatiques capables d'écrire cent sept mots – on songe à des contemporains... Le joueur automate était une étrange machine bardée de miroirs, de portes coulissantes et de mystérieuses pièces de menuiserie. L'objet fut transporté dans toutes les cours d'Europe. Et l'on vit même Catherine II et Napoléon jouer contre lui. Le fait qu'il ne gagnait pas invariablement et que ses temps de réflexion fussent inégaux et proportionnés aux coups avancés par l'adversaire attira l'attention d'Edgar Poe. Après enquête minutieuse, il parvint à cette conclusion : l'automate était habité d'un homme de petite taille qui pouvait, à l'aide des glaces, prendre connaissance des jeux et produire l'effet qu'on imagine. Le cœur de l'automate ne peut être habité que par une exceptionnelle énergie douée d'une dynamique ineffable, vraisemblablement destinée à le demeurer, et dont on peut, tout au moins, s'amuser à suivre les effets, à défaut d'en comprendre la logique...

<sup>1</sup> Gérard Milhaud, « Chronologie de Descartes » in *Descartes*, Europe, oct. 1978, p. 155.

<sup>2</sup> Genevière Rodis-Lewis, *Œuvre de Descartes*, Tome II, Vrin, p. 472, note 71.

<sup>3</sup> Marcel Spada, *Descartes et Don Juan*, Fata Morgana, p. 42.

---

## DE L'ANTÉRIORITÉ DU MELON SUR LA RAISON

Sans aucun doute, Dionysos est le père d'Apollon, du moins c'est son génie inspirateur, son musagète. Et cette paternité est jugée tellement honteuse qu'on ne cesse de s'évertuer à masquer cette coupable généalogie. L'idée qu'une pensée puisse être aussi radicalement produite par un corps heurte les consciences familières d'histoire de la philosophie. Une chair habitée par l'enthousiasme, le désordre et une étrange part qui fait songer à la folie, à l'hystérie, à la possession, voilà qui fait excentrique, incongru. Pourtant, nombre de philosophes ont connu ce que nous pourrions appeler des hapax existentiels, des expériences radicales et fondatrices au cours desquelles du corps surgissent des illuminations, des extases, des visions qui génèrent révélations et conversions qui prennent forme dans des conceptions du monde cohérentes et structurées.

La tension habite longuement la chair. Le corps est un étrange lieu où circulent influx et intuitions, énergies et forces. Parfois, la résolution des conflits, des énigmes, les solutions pour conjurer ombres et confusions apparaissent dans un moment d'une exceptionnelle densité qui scinde l'existence et inaugure une perspective riche de toutes les potentialités. Le corps du philosophe se présente donc comme un creuset où s'élaborent des expériences existentielles appelées, plus tard, à prendre forme dans des structures logiques, rigoureuses.

Le culte de la raison qui sévit dans le domaine de la pensée a vraisemblablement dissuadé plus d'un philosophe de faire part de ses expériences dans ce domaine. On ignore tout, par exemple, de la façon dont Hume a tiré Kant de son sommeil dogmatique ; on sait peu, dans le détail, du ravissement qui s'empare de Malebranche lorsqu'il découvre un ouvrage majeur de Descartes qui le convertit à la philosophie ; on est tout aussi peu renseigné sur la dépression nerveuse de Hegel et son hypothétique résolution par le recours à l'obsession dialectique. La raison ne produit d'ordre que lorsque le corps a fourni le matériau. Les familiers de l'homme neuronal diraient certainement comment une singularité philosophante, c'est peut-être avant tout un corps excentrique, une chair qui délire.

Tout pourrait commencer avec le corps de Socrate, si distinctement montré comme un organisme d'exception qui ne saurait être soumis aux aléas connus de tout un chacun. La chair du sage à visage de faune est inhumaine, au sens proprement étymologique, à mi-chemin, comme un fil tendu, d'un Apollonios de Tyane rusé et d'un Jésus demiurge. Sa divinité, aux yeux du commun des mortels, s'accompagne d'une solitude métaphysique. Socrate est l'incarnation emblématique du corps philosophique.

Admiratifs et subjugués, ses commensaux du *Banquet* disent qu'il ne saurait avoir de prédécesseur, pas plus que de rival, ni de double. Personne ne lui ressemble, ni dans le présent, ni dans le passé. On parle de lui comme d'un *gaillard*, une énergie. Le sommeil et l'alcool, par exemple, n'ont aucune prise sur lui. Tout aussi bien peut-il se passer de nourriture. Si l'on en croit les convives du banquet, les dissertations sur l'amour furent suivies de libations qui ont fait d'importantes victimes, sauf Socrate sorti indemne de cette soirée. De mémoire d'Athénien, on ne

l'a d'ailleurs jamais vu tituber ni manifester un quelconque signe d'ébriété. Socrate a eu raison d'Eryximaque et de Phèdre, couchés de bonne heure, puis des autres. Après avoir épuisé les plus résistants, il s'en est allé et, après une toilette rapide, a pris le chemin de l'agora où, sans aucun doute, il aura confondu tous ses adversaires dans une joute rhétorique par lui maîtrisée.

Le corps de Socrate est, par ailleurs, d'une exceptionnelle résistance quant aux conditions climatiques. Les nuits attiques sont particulièrement rigoureuses, mais peu importe : « Un jour qu'il y avait la plus terrible gelée qui se pût, et que tout le monde, ou bien s'abstenait de quitter son gîte pour sortir, ou bien, en cas de sortie, se couvrait d'une quantité de choses extraordinaires, les pieds chaussés et enveloppés dans des feutres et des peaux d'agneau ; lui, au contraire, dans ces circonstances, il sortait avec un manteau tout pareil à celui qu'auparavant il avait coutume de porter, et, nu-pieds, il cheminait sur la glace plus aisément que les autres bien chaussés : regardé de travers par les soldats qui se croyaient nargués par lui<sup>1</sup>. » Le philosophe surclassant le militaire dans les exercices où il est censé briller...

Un corps pareillement doué ne peut porter qu'un esprit spécialement redoutable. Socrate est avant tout un méditatif que ses pensées absorbent au point qu'il en oublie ses rendez-vous et arrive sans vergogne en retard chez ses invités. On le verra, par exemple, sur le trajet le conduisant à un banquet faire une halte dont rien ne peut le distraire, ni saluts ni questions des Athéniens qui passent. Aristodème dira : « C'est son habitude de parfois s'écarter ainsi et de rester en plan où d'aventure il se trouve<sup>2</sup>. » Complices, les passants l'abandonnent à ses odyssées mentales. Certes, il arrivera à la moitié du souper, mais disposant d'une énergie redoutable qui lui permettra, ce soir-là tout particulièrement, de subjuguier avec maestria la totalité des convives.

« Du délire philosophique et de ses ivresses<sup>3</sup> », Socrate connaît les moindres arcanes. Les extases qu'il éprouve impressionnent fortement les personnes qui peuvent y assister. Alcibiade raconte l'une d'entre elles : « Ayant en effet concentré ses pensées dès l'aurore sur quelque problème, planté tout droit, il le considérait, et, comme la solution tardait à lui venir, il ne renonçait pas, mais restait planté, à chercher ; c'était déjà midi, les hommes en faisaient la remarque, et, pleins d'étonnement, ils se disaient l'un à l'autre : "Depuis le petit jour, Socrate est là, debout, en train de méditer quelque chose !" Finalement, le soir venu, quelques-uns de ceux qui l'observaient ayant, après le dîner, transporté dehors (car on était en été) leur couchage, joignaient ainsi l'agrément de dormir au frais la possibilité de surveiller Socrate, pour voir si, toute la nuit, il demeurerait ainsi, en plan. Or, il resta planté de la sorte jusqu'à l'aurore et au lever du soleil. Ensuite il s'en alla de là, après avoir fait sa prière au soleil<sup>4</sup>. » Étrange Socrate parent des mystiques païennes qui annonce de la sorte la future passion de Plotin pour ce genre d'exercice processionnel. On retiendra de la description d'Alcibiade qu'elle présente un Socrate tendu devant une difficulté, une résistance à briser, pulvériser. L'exercice mental se fait contre une énergie dont le corps est porteur.

Pour compléter le portrait du corps exceptionnel de Socrate, il faut préciser qu'aux capacités méditatives, il est capable d'ajouter les vertus du courage physique et les compétences d'un pragmatique familier de l'action. Dans son panégyrique du sage, Alcibiade n'omet pas l'épisode de Potidée au cours duquel Socrate lui sauva la vie, sur un champ de bataille où il est venu le chercher, au mépris de la mort qu'il encourait. En une autre occasion – la déroute de l'armée à Délion – il se retire d'un pas normal, en toute placidité, alors que les autres préfèrent le rythme qu'habituellement on choisit en pareille situation.

Que la philosophie ait élu domicile dans ce corps d'élite n'étonnera pas. Et il n'est pas sans paradoxe que chez ce parangon de la raison, de l'usage logique et dialectique de l'instrument, on



puisse nettement distinguer une voix à l'œuvre: le démon et ses chuchotements. La voix intérieure qui se manifeste chez Socrate est extrêmement ancienne puisqu'elle est à l'origine des premières désobéissances du philosophe à l'égard de son père. Pour informer ce dernier des qualités singulières de son fils, un oracle avertira toutefois le géniteur du sage qu'il pouvait laisser Socrate obéir à cette voix « qui vaut mille pères<sup>5</sup>».

Pour tenter de saisir la nature de cet étrange phénomène, on peut se reporter aux analyses de ce que peut bien être la possession pour un poète. Sur ce sujet Socrate lui-même enseigne : « Les bons poètes sont, pour nous, en vertu d'une dispensation divine, les interprètes d'une pensée qui vient des dieux<sup>6</sup>. » Du divin, nous pourrions dire qu'il se confond purement et simplement avec l'exceptionnel, l'étrange et l'irrationnel : ce qui échappe aux lois de l'immédiatement compréhensible. Le divin gît dans le corps et, du moins peut-on le penser, recourt à la médiation auditive pour se faire entendre.

Les philosophes ont l'oreille épaisse, y compris Nietzsche qui, en de si fréquentes occasions, fait pourtant preuve d'une acuité impressionnante : chaque fois qu'il s'intéresse au démon de Socrate, le philosophe allemand conclut à une illusion auditive... L'étonnement est d'autant plus grand que ce signe apparaissant chez l'Athénien pourrait donner à Nietzsche des arguments en faveur de sa thèse selon laquelle la philosophie entretient avec le corps des rapports d'intimité. Sur ce point, Bergson est plus perspicace quand il écrit dans *Les deux sources de la morale et de la religion* : « L'enseignement de Socrate si parfaitement rationnel, est suspendu à quelque chose qui semble dépasser la pure raison<sup>7</sup>. » Ce je-ne-sais-quoi situé au-delà de la raison est l'axis, le pivot sur lequel s'articule la pensée en devenir.

A Théagès, Socrate explique ce qu'il en est de ce démon : « En vertu d'une disposition divine, il y a chez moi quelque chose de divin, qui m'accompagne et dont les premières manifestations remontent à l'enfance. Et c'est une voix qui, lorsqu'elle se fait entendre, chaque fois me signifie de me détourner de ce que je suis sur le point de faire, mais qui jamais ne passe à l'action. De plus, si l'un de mes amis me fait part de quelque dessein et que la voix se fasse alors entendre, c'est identiquement pour en détourner et ne point permettre qu'on le réalise<sup>8</sup>. » Dans cette logique, le démon de Socrate l'invite à ne pas franchir un cours d'eau ou à ne pas entrer en commerce avec tel ou tel, à moins qu'il ne le mette en garde contre un désir de quitter le Lycée. Les amis du philosophe sont pressés de ne pas aller s'entraîner au stade ou, pour Timarque par exemple, à ne pas quitter le banquet dans lequel il se trouve : bien mal lui prit de désobéir car la mort attendait le bougre...

Si Socrate s'est défendu d'investir dans les affaires de la cité de façon concrète et politique, c'est à sa voix qu'il le doit. Le démon est également un indicateur fidèle en matière religieuse. Au cours du procès qui devait décider de sa mort, Socrate suscitera le mépris de ses juges qui diront par la condamnation qu'on sait dans quelle estime ils tiennent l'individualité d'exception. Devant ceux qui se font ses accusateurs, le philosophe entendra une fois encore sa voix : elle lui déconseillera de se défendre. D'abord parce qu'avec la mort, un homme encore jeune échappe à la décrépitude qu'apporte la vieillesse, ensuite parce qu'aux yeux d'un aristocrate un homme de valeur ne peut être lésé par quelqu'un qui ne le vaut pas.

Le démon de Socrate aura à subir les critiques et les réductions de nombre de commentateurs qui verront dans cette instance le signe d'un dérèglement ou d'une ferveur considérable, le trait qui marque le malade mental ou distingue le mystique aux visions extraordinaires. Loin des diagnostics psychiatriques ou religieux, on pourrait tout simplement se contenter de faire de cette voix la mise en forme poétique du principe d'intuition. Là encore, il faudrait reprendre Bergson et lire les pages

qu'il consacre finement à la connaissance intuitive. Avant toute chose, il définit : « Intuition, écrit-il dans *La pensée et le mouvant*, signifie d'abord conscience, mais conscience immédiate, vision qui se distingue à peine de l'objet vu, connaissance qui est contact et même coïncidence<sup>9</sup>. » La finesse de l'analyse bergsonienne tient au fait que le matérialisme dont il se réclame est subtil et n'a rien à voir avec ce que l'on peut comprendre d'habitude sous ce terme. Bergson prend en compte des notions dynamiques – élan vital, modifications, perturbations, changements de tension et d'énergie – qui sont d'une efficacité redoutable pour dire ces pointes extrêmes de l'expérience que sont les intuitions. A cet effet, le phénomène intuitif est entendu comme le produit singulier de « l'énergie lancée à travers la matière<sup>10</sup> ». Pour ne pas parler de l'inconscient freudien auquel il ne sacrifie pas, Bergson recourt à l'infra-conscient ou au supra-conscient, deux réalités qui permettent de circonscrire des zones dans lesquelles s'effectuent ces tensions qui, résolues, donnent ces fameuses intuitions.

Le corps est le lieu de cette subtile dynamique et l'on comprend, en passant, pourquoi Bergson a pu intéresser Gilles Deleuze. Dans la chair s'effectue ce travail des énergies indépendamment de toute médiation par la conscience. L'organisme accueille ces forces aveugles et ne laisse surgir à la conscience que ce qui, déjà, a connu un long travail d'élaboration : l'intuition est un résultat. Toujours Bergson : « La matière et la vie qui remplissent le monde sont aussi bien en nous ; les forces qui travaillent en toutes choses, nous les sentons en nous ; quelle que soit l'essence intime de ce qui est et de ce qui se fait, nous en sommes. Descendons alors à l'intérieur de nous-mêmes : plus profond sera le point que nous aurons touché, plus forte sera la poussée qui nous renverra à la surface. L'intuition philosophique est ce contact, la philosophie est cet élan<sup>11</sup>. » Socrate dispose en sa voix d'une médiation singulière qui livre, à l'état brut, le travail de l'énergie qui le parcourt, l'habite et le hante. Le démon exprime – un peu comme une pression, une torsion le permettrait – l'identité socratique, son essence. L'être du philosophe gît en un lieu que pille le démon avant de se faire voix. A l'écoute des forces qui sillonnent son corps, travaillent sa chair, le penseur donne de plus grandes chances à son intuition. Plus tard, sur l'agora, dans un banquet, à la palestra, ou dans les rues d'Athènes, Socrate improvisera, fera confiance à ses potentialités et laissera son corps se faire voix. Au fur et à mesure du surgissement des contradictions, des mises en demeure, des questionnements de ses interlocuteurs, Socrate puisera dans cet athanor corporel – et philosophera. L'intuition commande les arguments, les fusées mises au service des procédés rhétoriques ou de l'option agonique verbale – sinon le recours à l'ironie, à l'inscience ou au silence. La maïeutique devient ici l'art de permettre à l'intuition de s'incarner, de prendre forme dans une allure apollinienne. Le corps exceptionnel de Socrate est donc une machine dans laquelle s'effectuent les cristallisations appelées à devenir des pensées singulières.

Pour tenter de saisir la nature alchimique de ces transmutations, il faut se rendre à l'évidence du monisme et consentir à faire de l'intuition le produit d'une stratégie des flux qui conservera, de toute façon, le secret de sa dynamique. Plus le corps est habité d'interrogations, de doutes, de questions, plus il est dans un état de tension, plus il met la chair en demeure de résoudre ces conflits. A l'origine des enthousiasmes, des extases, des fureurs ou des conversions dont l'histoire des idées a conservé trace, il y a toujours un état de flexion maximal, une inquiétante étrangeté qui ploie l'influx nerveux dans un arc aux limites de la fracture.

Saint Augustin, par exemple, a décrit cet état esthésique qui précède sa conversion. Les *Confessions* donnent même sur ce sujet de précieux détails. Lisons. Avec quelques amis qui déambulaient un jour dans les rues de Milan, Augustin a rencontré un ivrogne qui titubait et donnait dans un délire un peu béat. Dionysos à l'œuvre... L'insouciance et la gaieté du buveur firent envie au philosophe, préoccupé d'accumuler pour ses auditeurs, des remarques désabusées sur les maux causés par nos folies dans l'existence. Dans l'état qu'il confesse être le sien, Augustin se prend à rêver une insouciance d'ivrogne : ne plus souffrir, ne plus connaître le souci. « Nous ne voulions rien d'autre, écrit-il, que parvenir à cette sûre joie où ce mendiant nous avait précédés et que nous n'atteindrions peut-être jamais<sup>12</sup>. » Avec force détails, le philosophe raconte son angoisse, son agitation, sa tristesse, son infortune, sa misère : « Les tracas me mordaient aux entrailles (...). Souvent j'examinais ainsi mon état et je constatais que j'allais mal. J'en souffrais et je redoublais du coup mon mal<sup>13</sup>. »

Son malaise existentiel produit des symptômes physiques. Le futur Père de L'Église somatise... En fin d'année 385, il connut des maux de dents et des insomnies, des douleurs dans la poitrine et, plus grave pour un orateur qui enseigne, une très sérieuse extinction de voix. Augustin va aux bains, tâche de se défaire des goûts prononcés qu'il a pour le plaisir, mais n'y parvient pas – à son grand regret. La culpabilité va croissant et épouse son impuissance au renoncement. « Je me rongerais ainsi en dedans<sup>14</sup>. Il recourt aux métaphores du bouillonnement, de l'orage. Et, comme pour dire en une formule le sentiment schizophrène qui l'habite, il écrit : la cause de mon malaise est « l'assaut mené de moi à moi<sup>15</sup> ». Une part qui obéit au désir, une autre qui travaille à l'ordre : le principe de plaisir et le principe de réalité, le ça et le surmoi. Les tiraillements produisent un épouvantable état mental qui s'attaque au corps, le détruit et génère un sentiment morbide : « J'en étais seulement à sainement délirer et à vitalemment mourir<sup>16</sup>. » Pour tenter d'échapper à ce gouffre qui se creuse en lui, Augustin peut sombrer dans la folie ou la mort, il peut aussi connaître une régulation brutale qui, soudainement, après un long état de malaise, ravage la chair dans une soudaine illumination. En forme de description des symptômes propédeutiques au chambardement, Augustin confie à ses *Confessions* quelques lignes pour un état des lieux : « Je faisais de mon corps autant, somme toute, que les gens qui parfois voudraient sans pouvoir, soit parce qu'ils n'ont plus de membres, soit parce que leurs membres se trouvent ou liés de chaînes ou engourdis par la faiblesse ou gênés n'importe comment. Me suis-je arraché les cheveux, frappé le front, serré les genoux dans mes mains jointes<sup>17</sup>. » Augustin désire le renoncement, son corps va bientôt lui signifier l'issue grâce à laquelle il échappera aux tourments et aux abîmes de la schizophrénie.

La scène se passe à Milan, au fond d'un jardin, en août 386, en compagnie d'Alypius, l'ami d'Augustin. Les deux hommes préparent un cours. Augustin sent monter en lui une grande tempête – ce sont ses images. Les larmes lui montent au visage au point qu'il s'éloigne pour pouvoir pleurer en paix, sans témoin : « Je m'étais, je ne sais plus la façon, sous un figuier et je rendis les rênes aux larmes. Elles jaillirent à flots de mes yeux (...). Je m'échappais en des cris à fendre l'âme (...). Je pleurais dans toute l'amertume du brisement de mon cœur, et voici que j'entends, d'une maison voisine, garçon ou fille, je ne sais, une voix chanter qui répétait : "Prends, lis. Prends, lis." » Augustin cherche autour de lui : la ritournelle n'est-elle pas chanson d'enfance ? Non. « Refoulant mon torrent de mes larmes, je me levai, dans l'idée que le ciel m'ordonnait d'ouvrir le cahier de l'apôtre pour y lire le premier paragraphe que je trouverais<sup>18</sup>. » Le hasard faisant bien les choses, il s'agit de l'Épître aux Romains, et comme il ne fait jamais les choses à moitié, il avait agi de telle sorte que l'ouvrage fût ouvert à la page ad hoc qui condamne l'orgie et l'ivresse, la paresse et la

légèreté, la dispute, l'envie et la chair. Inventaire programmatique.

Augustin comprend, car il est subtil, et s'en va vers Monique, sa mère – une spécialiste en ivresse, elle aussi – pour s'en ouvrir. Plus tard, il se retirera à Cassiciacum, une propriété de campagne dans la région milanaise et, quelques mois après, à Pâques, se fera baptiser.

La conversion du jardin est présentée par Peter Brown – qui a traqué les détails biographiques du philosophe partout où on a pu les trouver – comme « une reprise d'équilibre<sup>19</sup> » marquant la fin d'une carrière de rhéteur, ouvrant celle du Père de l'Église qu'on sait. Brown voit l'aphonie qui précède la conversion comme un symptôme de dépression nerveuse. Plus tard, Augustin fera de l'organe touché par son irréductible extinction de voix le «siège symbolique de l'orgueil humain<sup>20</sup>». Le nouveau corps du philosophe sera celui d'un Docteur de l'Église, Évêque d'Hippone – chasteté, pureté, virginité. La fin d'impossibles contradictions, et de douloureuses tensions.

Au point de jonction entre un état corporel insupportable et la libération d'une chair par le renoncement, on rencontre une apocalypse psychique dont Augustin rapporte les affleurements : tension intérieure, somatisations diverses – la bouche, les dents, la voix, la poitrine, les organes de l'élocution donc –, gestes désordonnés, motricité sans coordination, modification du timbre de la voix, surdité partielle ou hallucinations auditives, accélération du rythme cardiaque, spasmes, frissons et larmes, cris, contorsions et retour à la position fœtale, après la chute du banc sur lequel il était assis... Comment mieux dire que le corps est une machine à produire de l'ordre, mais qu'avant cette issue, il connaît d'intenses désordres, d'authentiques bouleversements !

Fin psychologue, Nietzsche enseigne que « le corps est une grande raison ». Pour préciser, il écrit dans *Ainsi parlait Zarathoustra* : « Cette petite raison que tu appelles ton esprit, ô frère, n'est qu'un instrument de ton corps, et un bien petit instrument, un jouet de ta grande raison (...). Par-delà tes pensées et tes sentiments, mon frère, il y a un maître puissant, un sage inconnu, qui s'appelle le Soi. Il habite ton corps, il est ton corps. Il y a plus de raison dans ton corps que dans l'essence même de ta sagesse. Et qui sait pourquoi ton corps a besoin de l'essence de ta sagesse ? Le corps créateur a formé l'esprit à son usage pour être la main de son vouloir<sup>21</sup>. » Ce maître puissant inquiète, car on n'en voit que les effets qui, parfois, tétanisent ceux qui les enregistrent. Le Soi nietzschéen rappelle l'impétus, le désir, le vouloir-vivre ou l'inconscient : une force puissante qui emporte avec elle tout ce qui n'est pas immédiatement elle pour asservir à sa loi. L'intimité de l'identité s'y trouve concentrée en un point d'une obscure densité.

La conversion d'Augustin permet au corps de durer et d'échapper à la tyrannie des contradictions et des écartèlements. L'oeuvre du philosophe se nourrit de la substance qui, autrement, ravage les corps. Avec cette logique de la reconversion des pulsions et des énergies, de mises en forme des puissances et de dépassement des tensions, le corps apparaît comme une formidable mécanique à produire du sens. En tant que tel, on peut dire avec Nietzsche : « Le corps humain est un système beaucoup plus parfait que n'importe quel système de pensée ou de sentiments, et même *très supérieur à toute oeuvre d'art*<sup>22</sup>. » L'organisme acquiert une incroyable noblesse car il est machine à produire d'autres machines : il engendre des potentialités et permet, à partir de lui, de nouvelles productions. Structure complexe, donc, qui autorise la continuation dynamique de tout un travail poétique.

A l'origine de la pensée, c'est le corps qu'il faut élire. De même, à l'origine de toute raison rencontre-t-on de l'irrationnel. Dionysos se fait capturer, puis dompter avant d'apparaître sous les oripeaux d'Apollon. Les instruments de cette opération de mise en forme, en ordre, sont la

conscience et son corrélat obligé, le cerveau. L'évidence est aujourd'hui à l'homme neuronal. Déjà, dans ses fragments posthumes, Nietzsche écrivait : « Il est admis que tout l'organisme pense, que toutes les formations organiques participent au penser, au sentir, au vouloir, et, en conséquence, que le cerveau est seulement un énorme appareil de concentration<sup>23</sup>. » En cet étrange encéphale se consomment de puissantes énergies : on ignore tout de leur nature, de leur mode de fonctionnement, et l'on est réduit, pour tenter de saisir le maximum d'informations les concernant, à examiner ses seuls effets. Le rêve est de ces signes qui manifestent l'effervescence intérieure de ces énergies.

Les songes sont porteurs de promesses chez nombre de philosophes : Lulle leur doit de s'être mis à la langue arabe après avoir rêvé, au pied d'un arbre, qu'il lisait des manuscrits rédigés en cet idiome. Saint Thomas eut droit aux siens, de même Campanella. Mais c'est à Descartes que l'on doit les plus fructueuses expériences en la matière, au point qu'on peut même avancer qu'il n'y aurait pas eu de cartésianisme sans trois songes survenus une nuit de novembre 1619.

Tout commence sur les bords du Danube, dans la région d'Ulm. Les lieux sont riches puisqu'en d'autres temps ils virent naître la légende de Faust. Descartes est solitaire, dans son poêle, et réfléchit depuis longtemps au moyen de parvenir à des certitudes en matière de philosophie. Sur l'état d'esprit du philosophe militaire, les commentaires divergent suivant qu'on veut entretenir l'image d'un penseur austère, méditatif et fanatique de raison, ou qu'on veut présenter Descartes tel qu'il était, c'est-à-dire amateur de femmes, bretteur, buveur et joueur. Dans l'hypothèse des tenants, classiques, d'un Descartes sacrifiant à l'idéal ascétique, le jeune homme isolé vivait depuis plusieurs mois dans un état de solitude absolue : pas plus de rencontres sérieuses et intellectuelles que de fréquentations galantes et ludiques. Pour d'autres, plus soucieux de montrer l'individu dans sa dimension humaine, authentique, Descartes sortait d'une période de bombance : il est même question d'ivresse et de débauche<sup>24</sup>. S'il faut en croire le très sérieux biographe de Descartes, Adrien Baillet (1649-1706), le jeune officier avait bu plus qu'il n'est de coutume en pareille occasion, même une veille de Saint-Martin<sup>25</sup>...

Quoi qu'il en soit des femmes et de la bouteille, tous s'accordent pour présenter le philosophe à cette période comme particulièrement habité par les doutes, les interrogations et les méditations prolongées. Paul Valéry dira : « Ce moment créateur avait été précédé d'un état de concentration et d'agitations violentes<sup>26</sup>. » Le corps de Descartes vivait une mise en tension dans une progression arithmétique soumise à la rigueur de la quête spirituelle qu'il s'imposait : trouver les fondements destinés à permettre une philosophie moderne, une métaphysique radicalement indépendante de la religion et des impératifs scolastiques. Les semaines qui précèdent cette nuit du 10 novembre voient la recherche s'intensifier, au risque de surmener son esprit : « Il le fatiguera de telle sorte que le feu lui prit au cerveau et qu'il tomba dans une espèce d'enthousiasme, qui disposa de telle manière son esprit déjà abattu, qu'il le mit en état de recevoir les impressions des songes et des visions<sup>27</sup>. » La chair est travaillée par le souci, elle est tourmentée par la méditation qui n'aboutit pas.

La nuit d'enthousiasme supposera la mise en demeure du corps. Les incertitudes minent l'organisme au point de rendre toute existence équilibrée difficile, voire impossible. La résolution des difficultés qui sont chères au cœur de Descartes est en passe d'aboutir. Il faut, pour ce faire, un signe du corps, une preuve de la chair. Une exaltation particulière témoigne que le moment est venu, que la libération s'effectue. Lisons Paul Valéry sur cet instant : « Tout à coup la vérité de quelqu'un se fait et brille en lui. La comparaison lumineuse s'impose, car rien ne donne une image plus juste de ce phénomène intime que l'intervention de la lumière dans un milieu obscur où l'on ne pouvait se mouvoir qu'à tâtons. Avec la lumière apparaît la marche en ligne droite et la relation

immédiate des coordinations de la marche avec le désir et le but. » Plus particulièrement, en ce qui concerne l'expérience de Descartes : « C'est toute une vie qui s'éclaire, dont tous les actes seront désormais ordonnés à l'œuvre qui sera son but. La ligne droite est jalonnée. Une intelligence a découvert ou a projeté ce pour quoi elle était faite : elle a formé, une fois pour toutes, le modèle de tout son exercice futur<sup>28</sup>. » L'exceptionnelle densité de pareil moment est prouvée par le fait que, de ce point, découlent toutes les mises en formes à quoi s'occupera l'œuvre complète. De cet instant découlent la totalité des méditations, des réflexions, des écritures, des conversations, des efforts à venir : il s'agit, de façon métaphorique, d'un ombilic, d'un placenta. Bergson parlera d'une *intuition originelle*, quand Sartre tâchera de mettre en évidence un *projet originel*<sup>29</sup> pour caractériser cet hapax existentiel et ses potentialités. La chair est propédeutique au système, aux mots. Le langage est l'improbable recours du corps pour tenter, en vain, une circonscription de cette illumination.

Le soir de cette nuit de 1619, Descartes est âgé de vingt-trois ans, il n'a rien écrit, mais travaille depuis longtemps sur des questions de physique, de mathématique, à propos desquelles il s'entretient avec tel ou tel. Le 10 novembre n'est pas une date innocente dans la vie du philosophe : jour pour jour, c'est celle qui correspond à sa première rencontre avec le mathématicien Isaac Beeckmann, l'année précédente, à Breda, en Hollande. Et Descartes essaiera toute son existence de minimiser, voire de nier l'importance pourtant décisive qu'auront eue ces rencontres et ces échanges.

Beeckmann est un mathématicien brillant, apprenti charcutier pendant ses loisirs, puisqu'il est à Breda, chez son oncle, pour aider son parent à préparer les charcuteries de fin d'année. Nonobstant andouilles et saucisses, il est aussi hollandais pour chercher femme qui lui convienne. Descartes, quant à lui, flânant dans les rues de la cité, s'intéressera à un problème de mathématique placardé sur les murs, rédigé en flamand. N'excellant pas dans la langue néerlandaise, le Poitevin s'enquiert d'un traducteur qu'il trouve en la personne du charcutier d'occasion.

Une amitié puissante s'ensuivra, rapidement interrompue, toutefois, quand Descartes jugera que son aîné use, envers lui, d'un ton protecteur à l'excès, et s'approprie l'essentiel de la paternité de ses trouvailles. Dans ses cahiers de méditation privée, Descartes insistera sur la qualité du lien affectif qui l'attache à Beeckmann dont il souligne le caractère particulièrement ingénieux. Toutes les premières recherches mathématiques de Descartes se font sous le signe de la complicité et de l'amitié avec cet homme. Les commentateurs, aujourd'hui, s'accordent pour mettre en évidence l'impulsion décisive donnée par l'ancien au cadet, futur auteur d'ouvrages sur dioptrique et géométrie.

Semant le sel sur les territoires dévastés de l'amitié, Descartes effacera de son esprit cette rencontre du 10 novembre, arrachant les racines et détruisant les rhizomes. Pour qualifier le caractère inaugural de cette relation, il parlera d'un hasard : Descartes manque ici une occasion de pratiquer la reconnaissance qui, lorsqu'elle concerne les hommes de qualité, grandit plus qu'elle ne rabaisse. N'importe, l'ombre de Beeckmann le suivra, habitera son âme et préoccupera son esprit puisqu'elle réapparaîtra, ironique, en ludion, dans l'un des trois songes qui feront de Descartes le philosophe qu'on sait.

Retrouvons Descartes dans son lit, c'est là qu'il confesse, enfant, avoir passé d'excellents moments propices à la paresse et à la méditation. Nous sommes dans la nuit du 10 au 11 novembre 1619, Descartes est peut-être encore dans les vapeurs d'alcool et les souvenirs galants, mais commence par voir quelques fantômes et croit marcher dans les rues, sans but particulier, sacrifiant aux délices de la pure errance. Au côté droit, il a l'impression de ressentir quelques douleurs. Un

vent impétueux l'emporte, il est obligé de faire des efforts pour ne pas subir sa loi. Malgré tout, un tourbillon le contraint à faire trois ou quatre tours sur lui-même, mais seulement en appui sur son pied gauche. Apercevant un collègue, il veut gagner l'église qui le jouxte pour aller prier. Un homme qu'il connaît le croise. Ne s'agit-il pas d'Isaac Beeckmann ? Il essaie de se retourner vers lui, en vain. Le vent le pousse violemment vers l'édifice religieux. Une autre personne lui dit qu'elle a quelque chose à lui donner. Quoi ? Adrien Baillet raconte qu'au dire de Descartes, ce présent aurait été... un melon. Le vent tombe, malgré tout Descartes est courbé et chancelant. C'est alors qu'il se réveille, habité par une douleur qu'il attribue à un mauvais génie qui l'aurait voulu séduire. D'une prière, il demande à Dieu d'être garanti des mauvais effets d'un songe : il croit, en effet, que le rêve est prémonitoire et lui annonce quelque châtement en rapport avec la dissolution de ses mœurs.

Deux heures plus tard, alors qu'il s'est endormi après son invocation au ciel, le philosophe entend un coup de tonnerre dont l'intensité le réveille. Il aperçoit des myriades d'étincelles répandues dans la chambre. Familier en diable, puisqu'il confesse avoir déjà connu quelque expérience approchante, il s'endort avec calme.

Enfin, un troisième songe vient troubler sa nuit. Aux dires de son biographe, il fut agréable et doux : sur sa table de travail, il voit un dictionnaire et un recueil de poèmes latins qu'il ouvre pour y lire ces vers d'Ausone : « Quel chemin suivrai-je dans la vie ? » Puis, plus loin, une idylle du poète bordelais enseigne de façon sibylline : « Oui et non ». Enfin, il voit défiler sous ses yeux plusieurs portraits effectués par un graveur en taille douce. Descartes rêve alors qu'il s'entretient avec un homme qui disparaît en même temps que les livres, sans pour autant le réveiller. Tout en dormant, le philosophe décide que c'est un songe et, pendant son sommeil, en commence l'interprétation.

Inaugurant la méthode freudienne balbutiante, Descartes tâche d'établir une relation symbolique et pourvue de sens entre les objets du rêve et une équivalence intelligible. Des premières armes de la condensation et du déplacement en psychanalyse... Dans son premier rêve, habité par un melon, il s'agit de comprendre à quoi peut bien correspondre ce fruit. Il opte pour « les charmes de la solitude, mais présentés par des sollicitations purement humaines ». En d'autres termes, pour le désir qui tenaille les corps – comment mieux dire que le melon précède toujours la raison ? Le vent qui souffle dans le songe vaut pour le malin génie occupé à « le jeter par force dans un lieu où son dessein était d'aller volontairement. C'est pourquoi, poursuit Descartes, Dieu ne permit pas qu'il se laissât emporter, même en lieu saint, par un Esprit qu'il n'avait pas envoyé ». Le coup de foudre du deuxième rêve serait le « signal de l'Esprit de Vérité qui descendait sur (lui) pour le posséder ». Enfin, le dictionnaire du dernier songe équivaldrait, toujours selon lui, à l'ensemble de toutes les sciences quand le recueil de poèmes serait la philosophie jointe à la sagesse. Se souvenant de l'étymologie de "poésie", Descartes conclut à la supériorité de celle-ci sur la sagesse, ceci grâce à « la divinité de l'enthousiasme et à la force de l'imagination, qui fait sortir les semences de la sagesse (qui se trouvent dans l'esprit de tous les hommes, comme les étincelles de feu dans les cailloux) avec beaucoup plus de facilité et beaucoup plus de brillant même que ne peut le faire la raison des philosophes ». Poursuivant son essai d'explication, Descartes voit dans l'interrogation sur le chemin à suivre dans la vie la substance des questions posées par la théologie morale. Le oui et non, emprunté à Pythagore, correspond à la vérité et à la fausseté des connaissances profanes. Pour finir, les petits portraits peuvent être entendus comme des prémonitions, c'est du moins ce que Descartes croit, car le jour suivant, il aura la visite d'un peintre. Rien, bien sûr, concernant cet homme qui hante le premier songe et qu'un vent trop violent – le malin génie – empêche de rencontrer, voire de reconnaître.

Pour les besoins d'une biographie critique de Descartes, Maxime Leroy contactera Freud en 1929, et l'interrogera sur ces trois songes. Le fondateur de la psychanalyse répondra par une lettre qui fera la part de l'impuissance et de l'hypothèse : la difficulté réside, en effet, dans le fait qu'on ne peut questionner le rêveur lui-même, car seul Descartes aurait pu donner des détails pour connaître ce personnage mystérieux. On sait, par ce qu'en dira Freud, que les incapacités à reconnaître, les oublis, les interdictions devant des identités signalent justement des personnes essentielles dans l'économie d'un inconscient. L'hypothèse que ce fantôme fût celui de Beeckmann n'est donc pas à écarter. Par-delà les difficultés méthodologiques, Freud apporte toutefois quelques précisions concernant Descartes : « Les rêves de votre philosophe sont ce que l'on appelle des "rêves d'en haut", c'est-à-dire des formations d'idées qui auraient pu être créées aussi bien pendant l'état de veille que pendant l'état de sommeil et qui, en certaines parties seulement, ont tiré leur substance d'états d'âme assez profonds. Aussi ces rêves présentent-ils le plus souvent un contenu à forme abstraite, poétique ou symbolique<sup>30</sup>. » Pour l'instant, Freud se contente de considérations d'ordre général. Rien qui ne puisse aider dans la compréhension de la symbolique des songes.

Après avoir pris connaissance de l'essai fait par Descartes lui-même, Freud avance ses hypothèses de lecture : « Confirmant son explication, nous dirons que les entraves qui empêchent Descartes de se mouvoir avec liberté nous sont exactement connues : c'est la représentation, par le rêve, d'un conflit intérieur. Le côté gauche est la représentation du mal et du péché et le vent, celle du "mauvais génie". Impossible d'identifier les personnes du rêve, ni les melons, ni les portraits. » Freud ose toutefois une incise sur le melon : « En corrélation avec son état de péché, cette association pourrait figurer une représentation sexuelle, qui a occupé l'imagination du jeune solitaire<sup>31</sup>. » La nuit tout entière est placée sous le signe d'une crise de conscience dominée par des représentations sexuelles, « heures uniques dans la vie de Descartes, qui, par la suite, se débarrassera de ces incommodants tumultes nocturnes, grâce à une hygiène appropriée<sup>32</sup> ». Qu'en de belles ellipses ces choses-là sont dites !

Le silence est magistral sur le fait que ces rêves aient pu tout simplement permettre la résolution d'un conflit, une culpabilité, par exemple : devoir à Beeckmann les fondements de sa philosophie ne pouvait convenir à Descartes, si orgueilleux, si muet, de manière générale, sur ses sources et ses influences. Les songes autoriseraient le dépassement de la dette contractée par le penseur à l'égard du mathématicien. Pour ne pas avoir à reconnaître un dû, blessure d'amour-propre, Descartes déplace – le corps de Descartes déplace – la question des sources et de l'impulsion originelle. Le rêve permet, purement et simplement, la destruction de Beeckmann. Puis il autorise les retrouvailles du philosophe avec lui-même. Son inspiration lui venant de Dieu, via les songes, Descartes n'est plus l'homme lige, que sa fierté, ou sa vanité, ne pouvaient tolérer en lui.

D'où la réaction immédiate et impétueuse qui le fait, juste après ses rêves, se retourner vers le ciel. Adrien Baillet rapporte en effet qu'il « recourut à Dieu tout de nouveau pour le prier et lui faire connaître sa volonté sans enseigne, de vouloir l'éclairer et de le conduire dans la recherche de la vérité. Il tâcha même d'intéresser la Sainte Vierge dans cette affaire qu'il jugeait la plus importante de sa vie<sup>33</sup> ». D'où le vœu d'un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette. Convenons que, dans une biographie, il est préférable de devoir l'intuition de son système à l'intercession divine qu'à un aide-charcutier, fût-il mathématicien. Le chemin qui l'éloignera de Beeckmann conduit à Notre-Dame-de-Lorette...

Baillet continue : « Son enthousiasme le quitta peu de jours après la nuit des trois songes. Mais quoique son esprit eût repris son assiette ordinaire et fût rentré dans son premier calme, il n'en



---

sample content of L'art de jouir

- [download online Subliminal Persuasion: Influence & Marketing Secrets They Don't Want You to Know](#)
- [read Beethoven: Studies in the Creative Process pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [read Erotic Moments With Your Woman: A Guide for Men \(and their women too!\)](#)
- [click Introducing Logic](#)
- [download Icarus of Brooklyn: A Spiritual Quest Gone Wrong](#)
  
- <http://test.markblaustein.com/library/Subliminal-Persuasion--Influence---Marketing-Secrets-They-Don-t-Want-You-to-Know.pdf>
- <http://patrickvincitore.com/?ebooks/Beethoven--Studies-in-the-Creative-Process.pdf>
- <http://dadhoc.com/lib/La-Belle-France--A-Short-History.pdf>
- <http://berttrotman.com/library/Going-Raw--Everything-You-Need-to-Start-Your-Own-Raw-Food-Diet-and-Lifestyle-Revolution-at-Home.pdf>
- <http://dadhoc.com/lib/Icarus-of-Brooklyn--A-Spiritual-Quest-Gone-Wrong.pdf>